

10
LA FÉERIE DES ARTS,

O U

LE SULTAN DE CACHEMIRE ,

FOLIE FÉERIE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. GABRIEL ET ARMAND.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
du Vaudeville, le 2 Novembre 1819.

.....
PRIX : 1 PR. 25 CEN.
.....



A PARIS,

CHEZ M^{me}. HUET-MASSON, LIBRAIRE,

RUE DE ROHAN, N^o. 21,

AU COIN DE CELLE DE RIVOLI.

.....
1819.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

72148

ARLEQUIN, Sultan de Cachemire. . .	M. Loporte.
ZULBÉ, jeune Princesse de Cachemire. .	M ^{lle} . Lucie.
TISSU, Génie des Cachemires.	M ^{lle} . Minette.
PROFIL, Dessinateur à la silhouette, Caricature connue dans Paris. . . .	M. Philippe.
LE SONNEUR, des <i>Vêpres sici-</i> <i>liennes</i>	
MACARONI, Chef des Eunuques. . . .	M. Melcourt.
UN GARDIEN DU MUSEUM.	M. Langlois.
FEMMES DU SÉRAIL.	
ESCLAVES.	
PARISIENS.	

La scène est à Cachemire.

LA FÉERIE DES ARTS,

OU

LE SULTAN DE CACHEMIRE.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un Pavillon persan orné très-modestement.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, ARLEQUIN est couché sur un sofa ; des femmes du sérail l'éventent avec des plumes, tandis que d'autres sont dans des dispositions qui annoncent qu'elles viennent de danser pour le distraire.

CHŒUR.

Air de Doche.

CHANTONS du Sultan
Le règne éclatant ;
Rendons-le content
En chantant.

} (bis.)

ARLEQUIN, *les interrompant.*

C'est bon.... c'est bon.... En voilà assez.... Faites-moi l'amitié de vous en aller. Vous voulez me donner du plaisir, c'est mon plaisir d'avoir du chagrin ; vous voulez m'amuser, moi, je veux m'ennuyer.... Je le veux ! Que diable ! je ne suis pas Sultan pour rien !

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Eloignez-vous, troupe volage ;
Cachez-moi vos aimables jeux,
He mes sujets, en prince sage,
Je dois être le moins heureux.

LA FÉERIE DES ARTS,

Malgré l'éclat qui m'environne,
Plus d'un souci vient me saisir ;
Lorsqu'on est assis sur le trône,
Ce n'est jamais pour son plaisir.

Allons, alicz-vous en avec ça.

CHOEUR.

Chantons du Sultan
Le règne éclatant ;
Rendons-le content
En sortant.

} (bis.)

(*Les femmes sortent.*)

SCENE II.

ARLEQUIN, MACARONI.

ARLEQUIN.

Approche, approche, bon Macaroni.... M'as-tu préparé quelques petites distractions pour aujourd'hui?

MACARONI.

La vostra altessa.... elle sera contente; je me suis surpassé.

ARLEQUIN, *lui prenant la main.*

Ce bon Macaroni!.... Que je suis donc content d'avoir pu attirer un homme de son mérite à la cour de Cachemire! — C'est un maître-d'hôtel excellent, et depuis qu'il est ici, — je peux économiser une place de gardien en chef de mon sérail!

MACARONI.

E vero.... e vero....

AIR de Calpigi.

Je suis né natif de Florence ;
Ma famille, dans l'indigence,
Voulut, pour faire mon bonheur,
Me donner l'état de chanteur. (bis.)
Un jour, ma voix flexible et tendre,
A peine au sol pouvait s'étendre ;
Le lendemain j'allais au si....

ARLEQUIN.

A povero Macaroni ! (bis.)

C'est à Bergame que j'ai fait connaissance avec toi; et depuis que je suis sultan de Cachemire, la place est devenue assez

bonne ; car, enfin, tu cumules les emplois. — Oh ! mon ami, le bon peuple que les habitans de Carlemire ! ils se laisseraient manger la laine sur le dos.... Autant vaudrait régner en Champagne. — Je suis le plus heureux des sultans.

MACARONI.

Mais alors, signor, perché pourquoi êtes-vous toujours dans la tristesse de la dolor ?

ARLEQUIN.

Apprends, mon cher Macaroni, que je suis malade d'envie....

MACARONI.

D'envie ?

ARLEQUIN.

Tu as sans doute entendu parler du superbe palais du roi de Saram, mon voisin ?

MACARONI.

On dit que c'est un séjour merveilleux.

ARLEQUIN.

AIR : *L'autre jour, la p'tite Isabelle.*

Quel génie embellit si vite
Le palais du prince Ramir ?
Quand je fus lui rendre visite,
Je ne pouvais en revenir !
Des salons, de belles dorures !
Des biscuits, de jeunes beautés,
Des confitures,
Des sculptures,
Des pâtés !
Enfin, partout une élégance !....

(*Parlant.*) Ajoutons qu'on y voit des journalistes qui sont toujours polis, et qui ne disent que la vérité ; des auteurs qui font des chefs-d'œuvre, et qui applaudissent leurs confrères ; de jeunes femmes fort jolies, qui ne sont pas du tout coquettes, et de grands acteurs qui se contentent de 100,000 francs par an, et qui ne vont pas....

(*Reprenant l'air.*)

Courir le pays ?
Ah ! je me croyais dans la France,
Au milieu même de Paris.

(*Il va s'asseoir sur le sofa.*)

Macaroni, donne-moi ma pipe.... la plus petite.

(*Macaroni fait un signe à la cantonade, et deux*

LA FÉERIE DES ARTS,

petits nègres apportent une pipe énorme ; ils la présentent au Sultau, qui se met à fumer.)

AIR de Psyché.

Quand je suis en courroux,
Avec plaisir je fume.

MACARONI.

Bien des Rois, je présume,
En font autant que vous.

ARLEQUIN.

Tourmenté par l'envie,
Succombant sous sa loi,
Qui me rendra la vie?

(Un tourbillon épais de fumée s'élève, et Tissu sort de la pipe d'Arlequin, en disant) :

TISSU.

C'est moi !

SCÈNE III.

ARLEQUIN, MACARONI, TISSU.

MACARONI.

O che diavolo !

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! qu'est-ce que je vois donc là ? Je crois que je tremble.

TISSU :

Je viens combler tes vœux, dissipe ton effroi.
Je dirige à mon gré les plus vastes empires ;
Chacun pour les garder a son génie, — et moi,
Je suis celui des cachemires.

ARLEQUIN.

Le génie des cachemires !

TISSU.

Oui, Sultan, et partout je suis très-bien reçu :
« Je m'appelle Tissu. »

ARLEQUIN.

Seigneur Tissu, je suis ravi de faire connaissance avec un homme de votre finesse ; mais d'où vient que je vous vois

aujourd'hui pour la première fois? Ce n'est pas bien de négliger ainsi ses amis.

TISSU.

- « Daigne me pardonner une si longue absence.
- « Je reviens d'un climat où je fus bien fêté,
 - » Surtout par la beauté;
- « C'est te dire, Sultan, que je viens de la France.
 - » J'arrive, enfin, de ce brillant Paris,
 - » Où, sans vouloir faire des épigrammes,
 - » Je fus toujours l'amour des dames
 - » Et l'effroi des pauvres maris.
- « Je pouvais y rester... Avec mon caractère,
 - » J'y faisais mon chemin fort bien,
 - » Et ma taille n'y faisait rien,
 - » Tout au contraire :
- « Pour arriver en place et dans tous les partis,
 - » Bien des grands se faisaient petits,
 - » J'avais cela de moins à faire.
 - » Par l'industrie et les beaux-arts,
 - » Des bords enchantés de la Seine,
- « La France, en ce moment, fixe tous les regards ;
- « Et sur les Nations s'élève en souveraine.
 - » Pour attacher à son royal bandean
 - » L'éclat d'une fleur étrangère,
- « On m'a fait entreprendre un voyage nouveau,
- « Et j'allais au Thibet, en traversant la terre,
- « Lorsque j'ai par hasard entendu ta prière. »

MACARONI.

Signor, vous avez l'oreille fine.

ARLEQUIN.

Je voudrais avoir des meubles aussi brillans que ceux qui décorent les appartemens du prince Kamir. Mais où pourriez-vous vous les procurer?

TISSU.

- « Oh? je le sais; c'est un peu loin d'ici;
- « Mais mon pouvoir peut franchir la distance
- « Pour avoir maint prodige, il ne faut aujourd'hui
 - » Que tourner les yeux vers la France.
 - » Tous mes démons vont y courir;
- « Et, revenus bientôt sous le ciel de l'Asie,
- « Par leurs soins complaisans, ces lieux vont s'embellir
 - » Des prodiges de l'industrie. »

ARLEQUIN.

Comment, de l'industrie française? Oh! ça me fera bien plaisir! (*Montrant sa batte.*) J'ai toujours conservé avec moi ce poignard, qui me vient de ce pays-là. — Tiens, regarde... Ce sont les poignards perfectionnés. — Hâte-toi donc de remplir ta promesse.

TISSU.

- » Tu vas être obéi; mais avant d'entreprendre
- » Ces prodiges brillans que mon art t'a promis,
- » Au service important que j'espère te rendre,
- » Seigneur Sultan, j'ose attacher un prix.

ARLEQUIN.

Un prix, et lequel?

TISSU.

- » Une jeune fille que j'aime,
- » De son destin sur moi daigne se reposer;
- » Pour obtenir mes soins; il faut à l'instant même
- » Faire serment de l'épouser.

ARLEQUIN.

Me marier, moi!... J'ai déjà dédaigné une jeune Circassienne, qui, de dépit, est allée faire un petit voyage d'agrément autour du Monde, à la suite d'un seigneur persan... Mais c'est égal. J'épouserai votre protégée dès que je serai parfaitement content de ce que vous aurez fait pour moi..... (*A Macaroni.*) Je ne risque rien, je suis très-difficile à contenter.

TISSU.

- » Ne crois pas échapper à ma toute-puissance,
- » Si tu trahis ce serment solennel;
- Certes, je ne suis pas cruel,
- » Mais je suis un peu femme; et j'aime la vengeance.
- » De mon pouvoir tu vas être content:
- » Pour le salon qui renferme ton trône,
- » Je connais un meuble charmant,
- » On va te l'apporter; je le veux, je l'ordonne.

AIR : *Berce! berce, bonne grand'mère!*

De Paris aux champs de l'Asie,
Transportez sans nul accident,
Ce chef-d'œuvre de l'industrie!
Hâtez-vous, démons, on l'attend!

(*Pendant ce couplet, le théâtre change et représente un*

VAUDEVILLE.

superbe salon turc, avec un meuble complet et un trône en cristal. — Des girandoles, aussi en cristal, sortent de terre et s'allument toutes seules. — Sur la console est le livret du salon. — Etonnement d'Arlequin et de Macaroni.)

ARLEQUIN, *regardant autour de lui.*

Ah! sangodémi! qu'est-ce que je vois?... On ferait diablement de petits verres avec cela.

AIR: *Ah! M. Bois-Flotté.*

Quel démon tu fais!
Sans passer par la porte,
Ces meubles parfaits
Se trouvent ici.... Mais
Si tout mon palais
Est meublé de la sorte,
On va s'écrier:
« Le joli mobilier! »

Je veux, avant tout,
En cet instant prospère,
Visiter partout
Pour admirer ton goût.
Tu me l'as dit; tout
Vient du Louvre, j'espère....

TISSU, *lui donnant le livret qui se trouve sur la toilette.*

Pour voir chaque objet,
Tiens, voilà le livret.

ARLEQUIN, *à Macaroni, en lui montrant les meubles.*

Et toi, qu'à cela
On ne touche, ou j'assomme;
Car ces meubles-là,
Quand par bonheur un homme
Peut les posséder,
C'est pour les regarder.

ENSEMBLE.

Quel démon { je- } fais!
 { tu }
Sans passer par la porte,
Ces meubles parfaits

LA FÉERIE DES ARTS,

Se trouvent ici.... Mais

Si tout { son } palais
 { mon }

Est meublé de la sorte ,

Ou va s'écrier :

« Le joli mobilier ! »

(*Arlequin sort avec Macaroni, en faisant des lazzi.*)

SCÈNE IV.

TISSU, *seul.*

- « Je vois qu'il tien ira sa promesse ;
- » Et pour remplir la mienne et bannir sa tristesse ,
- » De mon pouvoir employons le secours ;
- » Je vais combler son espérance.
- » Son palais, enrichi par les arts de la France ,
- » Doit s'embellir encor par les amours.
- » Que toutes les femmes fidèles
- » Paraissent soudain en ces lieux !...

(*Il leve sa baguette et s'arrête.*)

- » Toutes ?... Non pas ! le nombre de ces belles
- » Serait trop grand.... Soyons moins généreux ,
- » Une suffit pour rendre heureux . »

(*Il fait des signes avec sa baguette.*)

CHŒUR DE GÉNIES, *derrière la scène.*

AIR : *Blondinette joliette.*

Ne redoute aucun orage ,
Ton destin va s'accomplir :
Toujours la beauté voyage
Sur les ailes du plaisir.

(*Pendant le chœur, on voit arriver la jeune Zulbé sur le char brillant de la mode, où elle est endormie sur des cachemires. Le char est trainé par des papillons.*)

SCÈNE V.

TISSU, ZULBÉ, *endormie.*

TISSU, *regardant Zulbé.*

» Oh ! oh ! quelle est jolie !

» Si je n'étais pas un génie !...

(*Il le regarde de plus près.*)

» C'est le costume anglais ! — De Londres, je parie,

» Elle arrive, — tant mieux, — nous aurons à propos

» Des nouvelles des radicaux.

ZULBÉ, *s'éveillant.*

AIR : *Ne vois-tu, pas jeune imprudent.*

Quel éclat vient frapper mes yeux !

Un songe abuse-t-il mon âme ?

Quel silence règne en ces lieux !

Je n'aperçois aucune femme.

Le peuple ne s'agite point,

Nul bruit ici ne vient distraire,

Pas même un bruit de coups de poing...

Je ne suis plus en Angleterre. (*bis.*)

Mais je ne me trompe pas, c'est ici le palais du sultan
Arlequin, — de ce prince qui a dédaigné les charmes de la
pauvre Zulbé !... Ah ! fuyons.

TISSU, *l'arrêtant.*

» Arrête !...

ZULBÉ.

Que vois-je ? le génie des cachemires !

TISSU.

» Je te dois des succès éclatans,

» Tes charmes en tous lieux ont assuré ma gloire,

» Et tes cachemires brillans

» M'ont fait citer pour mes talens.

» Je veux récompenser ce service notoire,

» En t'unissant au seigneur Arlequin :

» Il osa refuser ta main,

» Viens faire son bonheur en régnant sur son âme ;

» Car c'est ainsi que se venge une femme.

tent! — les belles choses que tu m'as fait expédier de Paris!

TISSU.

» Alors, seigneur, — il faut que l'hyménée....

ARLEQUIN.

Quoi! déjà? *donne-moi donc le temps de respirer. D'ailleurs où est la femme que tu veux que j'épouse?

TISSU.

» Est-ce là ce qui t'embarrasse?

(*Montrant Zulbé qui est sur le trône.*)

» Eh bien! regarde, elle occupe sa place.

ARLEQUIN, *regardant avec effroi.*

Oh! sangodémi! c'est une anglaise.

AIR de Doche.

Vraiment je frissonne;
Quel objet divin
Occupe le trône
Du prince Arlequin?
Tout est sur mon âme,
De cristal ici!
(*A Tissu.*)
Seigneur, cette femme
En est-elle aussi?

ARLEQUIN.

Vraiment je frissonne, etc.

ENSEMBLE.

TISSU.

Tout ici l'étonne, etc.

ZULBÉ.

Mon aspect l'étonne, etc.

ARLEQUIN.

Est-ce que c'est encore là un produit de l'industrie française? Voyons un peu quel numéro.... (*Il ouvre le livret.*)
Mon ami, ça mérite un brevet d'invention.... Eh bien! elle n'est pas sur le livret...? Voyons sa figure. (*Il va pour lever le voile de Zulbé, le génie l'arrête.*)

ZULBÉ.

AIR : *Pas plus que moi* (d'Angéline.)

Quelque beauté brillante
Vous charme en ce séjour;
Sa figure charmante
Doit inspirer l'amour;

Mais enfin cette belle
Donnant sa foi,
Sera-t-elle fidèle?
Pas plus que moi.

ARLEQUIN.

Elle me menace d'être fidèle... Sangodémi, est-ce qu'elle ne serait pas jolie! Macaroni, conduis cette jeune personne dans le plus bel appartement de mon palais... dans celui où il y a cette petite pompe à feu, ce gentil amour en terre cuite, ce beau lit en bois indigène et cette jambe mécanique qui marche toute seule; ça l'égayera.

Air de Doche.

Surtout qu'elle soit obéie,
J'irai la retrouver bientôt;
Mais que personne ne l'ennuie.

MACARONI.

Je ne lui dirai pas un mot.

ARLEQUIN, à Zulbé.

Je reste avec le hongénie,
De vous je vais l'entretenir.
Je crois que vous êtes jolie.

ZULBÉ, à part.

Il faudra bien en convenir.

(bis.)

ENSEMBLE.

Surtout qu'elle soit obéie, etc.

SCENE VII.

ARLEQUIN, TISSU.

TISSU.

» Tu vas donc l'épouser ?

ARLEQUIN.

Diable ! un moment, vous devez auparavant me contenter.

TISSU.

» Je n'ai rien à te refuser.

Parle.

ARLEQUIN.

Eh bien ! — pour achever de décorer cet appartement, il me faut un des plus beaux tableaux du salon.

TISSU.

- » Sultan , n'exige pas qu'à tes regards j'étaie
- » Tous les nobles travaux
- » Qui du monde en ce jour charment la capitale ;
- » Choisis parmi nos chefs d'œuvre nouveaux.
- » Faut-il te détourner d'un funeste voyage ,
- » Du terrible radeau , je t'offrirai l'image ;
- » Ennuyé d'être heureux , fatigué des plaisirs ,
- » Si de la volupté tu ne suis plus les traces ,
- » Que l'*Amour* et *Psyché* , dessinés par les Grâces ,
- » Dans tes sens engourdis réveillent les désirs.
- » Veux-tu , dans un tableau qui toujours intéresse ,
- » Admirer la noble vieillesse
- » D'un Roi libérateur , l'amour de ses sujets ,
- » De *Gustave Wusa* je puis t'offrir les traits.
- » De l'honneur et de la vaillance
- » Sur un grand cœur aimes-tu la puissance ,
- » Viens voir *François premier* , près de son étendard ,
- » Armé chevalier par *Bayard*.
- » D'une mâle vertu , si tu veux un exemple
- » Que le monde à jamais étudie et contemple ,
- » Arrête ton regard
- » Sur ce cruel départ
- » De l'*Héroïne de la France* ;
- » Vois la fille de Rois justement adorés ,
- » Partager son panache aux Français éplorés ,
- » Et , pour dernier bienfait , leur laisser l'espérance.

ARLEQUIN.

Comment veux-tu que je choisisse dans tout çà ?
Tiens , fais-moi venir le peintre le plus connu de Paris.

TISSU.

- » Le plus connu , mon art va l'offrir à ta vue :
- » Mais , pour arriver , celui-ci
- » Ne traversera pas la nue ;
- » Il vient par les enfers , et s'est un peu noirci.

(Il suit un signe , et sur l'air des dévoupures on voit
sortir de terre le dessinateur à la silhouette , dans sa
petite baraque de papier garnie de portraits).

SCENE VIII.

LES PRECEDENS, PROFIL, *sortant de sa baraque.*

PROFIL.

Entrez, messieurs et mesdames; mon atelier est ouvert
aux vrais amateurs de la ressemblance.

ARLEQUIN.

Oh! oh! est-ce que ce serait le diable en personne?

PROFIL.

Non, seigneur Sultan, Dieu merci! vous voyez en moi
Profil, peintre à la silhouette, pour vous servir. Cric, crac,
deux coups de ciseaux, vous voilà fait.

AIR : *Qu'un poëte.*

Je découpe
Tête et groupe,
Maison,
Poisson,
Et chaloupe,
Une coupe,
Une troupe.
Mes ciseaux,
Sont mes pinceaux
Souvent je vois un amant
Qui me dit en confidence :
« J'ai de la connaissance
» D'un jeune tendron charmant.
» La demoiselle est honnête,
» Je l'aime, soyez subtil :
» Avant d'en perdre la tête,
» Je veux avoir mon profil. »

Cric, crac, le voilà fait...

Je découpe
Tête et groupe, etc.

ARLEQUIN.

Comment, c'est là le peintre le plus connu de Paris?

PROFIL.

Moi peintre, seigneur! le ciel m'en préserve! le beau
mérite de rendre la nature avec des couleurs, et de faire des
portraits ressemblans avec du rouge, du blanc et du jaune!
Cela se voit sur toutes les figures, et les couleurs sont la
moitié

moitié du talent de l'artiste. .. Mais peindre la fraîcheur de la jeunesse, la vivacité du génie et l'éclat de la beauté, avec un morceau de papier noir, voilà le *non plus ultra* de la science humaine. Aussi mon atelier ne désemplit pas d'amateurs. Cric, crac, deux coups de ciseaux, et les voilà faits. Oh ! je suis expéditif !

AIR de Partie carrée.

Un des jours de l'autre semaine ,
Femme sensible à ce qu'il me paraît ,
Dans ma boutique un soir m'amène
Son cher époux pour avoir son portrait.
Placez-vous là, mon ami, lui dit-elle ,
Je reviendrai quand il sera parfait.
L'époux se place ; et laisse aller la belle ;
Cric, crac, je voilà fait ! (bis.)

Je n'en manque pas un.

ARLEQUIN, regardant la baraque.

Qu'est-ce que je vois donc là-dessus ? — Des hommes ,
des maisons , des arbres !

PROFIL.

Ce sont les échantillons de mon industrie.

ARLEQUIN.

Il paraît que vous voyez tout en noir. Mais vous devez
avoir beaucoup de tableaux au Salon ?

PROFIL.

Moi, seigneur, j'en serais bien fâché ! Qu'est-ce que la
peinture ? Un art d'imitation, et voilà tout. — Tandis que
la silhouette, — cric, crac, il n'y a rien au-dessus. Eh
bien ! malgré ça, la foule se porte au Salon ; les quatre pre-
miers jours de la semaine, on ne peut pas s'y retourner.

ARLEQUIN.

Mais le vendredi ?

PROFIL.

Oh ! le vendredi, c'est différent : on n'y entre qu'avec des
cartes. C'est le jour où il y a le plus de monde ; rien que des
gens comme il faut. Tout Paris s'y trouve.

ARLEQUIN.

Et le samedi ?

PROFIL.

Le samedi, tout est fermé à cause du dialogue des ta-
bleaux.

ARLEQUIN.

Comment ?

PROFIL.

Je vais vous conter ça.... L'autre samedi, je me suis fau-
filé derrière la hallebarde du suisse; je suis entré dans la
grande galerie, et j'ai entendu tous les tableaux qui cau-
saient ensemble.

ARLEQUIN.

Ça devait être curieux !

PROFIL.

AIR : *Five la lithographie !*

Dans six jours de la semaine ,
Ils ne plaçant pas deux mots ;
Mais le samedi, sans gêne ,
Ils se disent leurs défauts.
L'un dit qu'on l'a fait trop vieux ,
L'autre pas assez joyeux.
L'aveugle dit qu'il y voit ,
Le bossu dit qu'il est droit.
Quand l'un dans un coin tempête ,
Et se plaint de son genou ,
L'autre prétend que sa tête
N'est pas du tout sur son cou.
Celui-ci dit que ses yeux
Sont beaucoup trop sérieux ;
Celui-là dit que son né
N'est pas assez terminé.
Un vieux jaloux considère
Sa jeune femme *en Sapho* ,
Et l'amant qu'elle préfère ,
Sous le même numéro.
Là , *Prométhée* en fureur
Se débat comme un voleur ;
On entend *Vénus* crier :
« A moi ce beau *Cuirassier* ! »
Le front tout couvert de rides ,
Homère , un bâton en main ,
Lit toujours aux *Danaïdes* ,
Et parle à *Suzanne* au bain.
Ariane , en enrageant ,
Conte sa peine à *Saint Jean* ,
Et *Cerbère* , par leur froc ,
Tire *Saint Luc* et *Saint Roch*.
Sans craindre qu'on en murmure ,
Plus loin le pauvre *Abeillard*
Raconte son aventure
Au preux chevalier *Bayard*.
Armide , ainsi que *Renard* ,
Se plaignent d'être trop haut ,
En l'air faisant les beaux bras ;
D'autres se trouvent trop bas :

Malgré leurs belles tenues ,
Quelle triste mine ils font !
Ils voudraient aller aux nues ,
Mais ils restent au plafond.

Quant à moi , mon parti est pris , je m'en tiendrai à mes silhouettes ; c'est une assez belle perspective , et ce n'est pas long à faire. Vous l'avez vu , c'est comme les ouvrages de littérature d'aujourd'hui : cric , crac , deux coups de ciseaux , et les voilà faits.

ARLEQUIN.

Voilà , sur mon âme , un plaisant original ! — Il est tout-à-fait divertissant. — Si je le gardais à ma cour , qu'en dis-tu , mon génie ?

PROFIL.

J'aurais de la besogne avec vos courtisans ! Mais ça m'est égal ; ils se ressemblent partout..... L'œil incertain , le nez au vent , le front courbé : cric , crac , deux coups de ciseaux , les voilà faits.

S C E N E I X.

ARLEQUIN , MACARONI , TISSU , PROFIL.

MACARONI.

Signor , signor , la princesse Zulbé arrive dans votre palais.

ARLEQUIN.

Zulbé !.... elle prend bien son temps !.... Je vais la recevoir de manière....

Air de la Monaco.

Qu'on se retire !

Telle est ma loi !

Et toi ,

Reste dans mon empire ,
Je te nomme , c'est un beau trait ,
Mon premier peintre de portrait.

PROFIL.

J'accepte ; mais puissant génie ,
Pour me contenter tout à fait ,
Faites transporter je vous prie
Ma maison dans ce cabinet.

ARLEQUIN.

Qu'on se retire !...

Telle est ma loi ! etc.

(*Pendant ce chœur, Profil rentre dans sa baraque ,
Tissu fait aller sa baguette et Profil disparaît avec
sa maison.*)

TISSU.

» Tu peux ici parler en maître ,
» Et comme ce monsieur , je te fais disparaître.

ARLEQUIN.

Non , de par tous les diables ! Ne me touchez pas , je ne
veux pas qu'on me mène à la baguette.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, ZULBÉ, *suite de Zulbé.*

CHŒUR.

AIR : *Amour, amour.*

Honneur, honneur,
A ce jeune objet enchanteur,
Qui vient gaiement
Du sultan finit le tourment.
L'amour (bis.)
En ce jour
Hâte son retour,
Et vient enfin
L'unir au puissant Arlequin.

(*Pendant ce chœur, Zulbé entre en costume indien.*)

ARLEQUIN, *surpris.*

Voilà donc la princesse
Que je dédaignais tant !
Ah ! comme la jeunesse
Se forme en voyageant !

CHŒUR.

Honneur, honneur, etc.

ZULBÉ, *à sa suite.*

Au puissant Arlequin ? Vous vous trompez , mes amis ,
et ce n'est point le dessein qui m'amène ici. — Je viens
moi même lui annoncer que dès demain , je m'unis au prince
Râmîr.

ARLEQUIN.

Au prince Râmîr !... Ah ! sangodémi , il l'emportera donc
toujours sur moi !... Mais si je vous défendais de l'épouser.

ZULBÉ.

Ah ! je ne suis plus cette jeune Zulbé, qui tremblait de paraître devant vous ! — C'est Zulbé, dont le plaisir eût été de vous plaire et le bonheur de vous rendre heureux. J'ai vu d'autre pays, d'autres usages ; mais vos refus injurieux ont toujours déchiré mon cœur, et la mélancolie m'a suivie partout.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Ah ! ah ! pauvre petite !

ZULBÉ.

Vous pouvez vous faire une idée des tourmens que j'ai soufferts.

AIR : *Walse nouvelle, arrangée par Doche.*

J'ai parcouru le monde entier,
Et pour mieux oublier
Je pense,
Mon offense,
En voyageant, je m'instruisais,
Et l'on serait surpris
De tout ce que j'appris !
Chez les Russes j'allai d'abord :
Là, j'appris sans effort,
A danser la Cosaque ;
Quittant ce pays sans retour,
Vienne fut mon séjour,
L'Allemande eut son tour.
Désirant m'instruire toujours,
Dans l'Espagne j'accours,
Et la nouvelle attaque,
Mon zèle aussi devient nouveau,
Et dans mon vertigo,
J'appris le Fan-tango.
Aux arts livrant toujours assaut,
De l'Espagne, d'un saut,
En France,
Je m'élançai,
Là, le savoir est d'un grand prix,
Aussi bientôt j'appris
La Sautaise à Paris.
J'acquis soudain, en vérité,
Par ma légèreté,
Tout l'air d'une Française,
Et voulant toujours profiter,
Pour mieux les imiter,
Je m'en laissai conter.
A Londres, le sort me conduit,
Le vrai beau me séduit,
Et j'y danse l'Anglaise,
Si bien qu'un milord très-galant,

S'écrie, en me voyant :
 « Goddemi ! c'était charmant ! »
 Je n'ai perdu, je le prétends ,
 Ni mes pas , ni mon temps ,
 Dans ce voyage
 Sage ,
 Et lorsque fidèle au bon goût ,
 On sait danser , partout
 Selon moi , l'on sait tout. } *bis.*

ARLEQUIN.

Effectivement je vois que vous avez dû bien souffrir. Oh !
 ma petite Zulbé , je t'en supplie , reste auprès de moi.

AIR : *Fleuve du Tage.*

De ma couronne ,
 Viens alléger le poids ,
 Je m'abandonne
 A tes charmantes lois ,
 Zulbé sois mon amie ,
 Sur mon cœur , je t'en prie ,
 Règne en ce jour ;
 Et pardonne à l'amour.

ARLEQUIN.

De ma couronne.

ZULBÉ.

De ta couronne ,
 Porte tout seul le poids ,
 Je t'abandonne ,
 D'une autre suis les lois.
 Pour embellir ta vie ,
 A ta nouvelle amie ,
 Donne en ce jour
 Ton trône et ton amour.

ENSEMBLE.

ZULBÉ.

Adieu , noble sultan , — Zulbé vous pardonne son offense. (*Se tournant vers sa suite.*) Que tout s'apprête pour mon entrée triomphale à Saram , et qu'en voyant l'éclat dont je brille , tous les souverains d'alentour soient jaloux du bonheur du prince Ramir.

CHŒUR.

Honneur , honneur , etc.

(*Zulbé sort au milieu de sa suite sur la fin du chœur.*)

SCENE XI.

ARLEQUIN, TISSU.

ARLEQUIN.

Ah ! mon génie , vite , pour m'étourdir , le tableau qui fait le plus de bruit à Paris !

TISSU.

» Je vais t'en montrer un qui te plaira , je gage.

(*Musique. Il agite sa baguette , on voit paraître un tableau sur lequel on aperçoit un clocher et un sonneur.*)

ARLEQUIN.

Quel est ce monsieur là ?

TISSU.

» Je vais te l'apprendre à l'instant.

» En animant

» Ce personnage.

ARLEQUIN.

Anime , mon ami.

(*Tissu fait un geste , on entend le son d'une cloche ; le tableau s'anime , et l'on voit le personnage sonnant.*)

SCENE XII.

LES PRECEDENS , LE SONNEUR.

ARLEQUIN.

Mais c'est un sonneur.

AIR : *Entends-tu l'appel qui sonne.*

Quel bruit , comme il se démène ;
On dirait qu'on tire le canon ,
Ou que la Samaritaine
Vient faire ici son carillon.
Que ce monsieur a de peuc.

LE SONNEUR.

Je sonne ici sans façon ,
Les Vêpres Siciliennes
Que l'on chante à l'Odéon.

ENSEMBLE.

Quel bruit , etc.

ARLEQUIN.

Monsieur , vous avez l'air bien fatigué ?

LE SONNEUR.

Je reviens de l'Odéon , — du Second Théâtre Français ;
— c'est moi qui ai carillonné les *Vêpres Siciliennes*.

ARLEQUIN.

On joue donc la tragédie à l'Odéon ?

LE SONNEUR.

Où, l'on y joue la tragédie ! et bien gentiment encore , et
jusqu'à présent , nous n'avons pas eu assez de place pour le
public.

ARLEQUIN.

Cela vaut mieux que de ne pas avoir assez de public pour
les places.

LE SONNEUR.

On parle déjà d'établir des Parisiennes qui partiront tous
les jours à cinq heures et demie du Palais-Royal , pour arri-
ver à six heures au Second Théâtre Français. Ajoutez que
nous avons des lumières en gaze , une toile en tôle et des
acteurs de fer. Le Théâtre de la rue de Richelieu peut-il
lutter avec cela ?

ARLEQUIN.

Ce sera difficile..... pourtant.

AIR : *De la Robe et les Bottes.*

C'est aux Français , oui , je me le rappelle ,
Qu'on vit briller Fleury , Contat , Raucourt.

LE SONNEUR.

Nos acteurs , toujours pleins de zèle ,
Pourront les égaler un jour.

ARLEQUIN.

En fait de grands talens , je pense ,
On peut le dire sans mentir ,
L'Odéon offre l'espérance.

LE SONNEUR.

Et les Français le souvenir.

ARLEQUIN.

Mais est-ce que ce théâtre ne possède plus le fameux *qu'en dis-tu ?*

LE SONNEUR.

Si, si, mais à l'Odéon, nous avons le célèbre *dissimulons*.

ARLEQUIN.

Ah! ah! le maréchal de Luxembourg?

LE SONNEUR.

Lui-même, tenez. (*Changeant de voix.*) « Maudit soit le
» despote cruel dont le caprice inhumain, en bouleversant les
» lois éternelles de la raison et de la nature, ravit à cet infor-
» tuné tout le charme attaché aux titres d'époux et de père, et
» le livre, au sein même de l'union la plus légitime, à toutes
» les craintes, et pour ainsi dire, aux remords qui suivent et
» accompagnent le crime et la séduction. »

ARLEQUIN.

Ah! sangodémi, ça doit faire de l'effet.

LE SONNEUR.

Mais si vous aviez été aux *Vépres siciliennes*, c'est bien autre chose!

ARLEQUIN.

Grand succès!

LE SONNEUR.

Grand succès?... Succès pyramidal!... Je crois y être encore....

AIR : *Marche suisse.*

Chât! chût, chût, chût!

Le public, à l'affût,

Entend le signal....

Dans ce vaste local,

On ne dit plus mot;

Chacun aussitôt

Ote son chapeau;

On lève le rideau....

Bien! bien! bien! bien

Un vieux Sicilien,

Avec son confident ,
Vient, en homme prudent ,
Conspirer sans façon ,
Jusqu'en la maison
Du prince *Montfort* ,
Qui n'est pas fort.

Le fils arrive , il conspire ;
La princesse en fait autant ;
De tout tuer, tout détruire ,
Ou fait le petit serment ;

Le bon papa dit : Vous êtes des anges !

« Pour une telle action ,

» Mes chers enfans, recevez mes louanges

» Et ma bénédiction. »

Bon ! bon ! bon ! bon !

Mais *Montfort* , furibond ,

Apprend qu'un vagabond

Forme un projet fatal ,

Et que son rival ,

L'ardent

Lorédou ,

Fait des vœux ardents

Pour le mettre dedans ,

Oh ! oh ! oh ! oh !

J'ai le cœur assez haut ,

Et quand j'aime un ami ,

Ce n'est pas à demi ;

Mais que celui-ci

S'éloigne d'ici .

Sans aucun pitié ,

Où bien occis !

« Eli quoi ! tu veux que je sorte ?

» Tremble , tyran !... Quels affronts !

» Oui , je te mets à la porte .

» Ah ! je sors enfin des gonds ! »

Le vieux papa , qui fait mainte démarche ,

Tue un confident d'abord ;

Dans le palais , l'agitation marche ,

Et tandis que *Montfort*

Dort....

Tin , tin , tin , tin ,

On sonne le tocsin ;

De cruels assassins ,

Sans égards pour les saints ,

Remplissent leurs desseins .

Montfort , à ce bruit ,

Quoiqu'il fasse nuit ,

S'éveille , et dit :

« Ah ! ah ! ah ! ah !

» Que veut dire cela ?

» — On te l'apprendra....

» — Mais , non.... Prends ce fer-là ;

» Il te défendra..... »

Et l'instant d'après ,

*Loridan, exprès,
L'envoie ad patres !
Le bon papa, plein de gloire,
Revient tout victorieux ;
Mais, pour prix de sa victoire :
Son fils se tue à ses yeux.*
Le père, alors, pleure un fils qui l'égale ;
La princesse, son héros ;
Le public pleure ; on n'entend dans la salle
Que des sanglots,
Des braves,
Pan, pan, pan, pan,
Toutes les mains frappant
À briser le timpan ;
Chacun, avec orgueil,
Encor la larme à l'œil,
Dans sa noble douleur,
Crie avec fureur :
L'auteur ! l'auteur !
Tant, tant, tant, tant,
Le tapage augmentant,
Le seigneur Montfort,
Qu'on venait de voir mort,
D'un air bien portaut,
Le nomme à l'instant ;
Et chacun sortant,
Dit : C'est effrayant !
Mais c'est charmant !

(3 fois.)

Et là-dessus, je retourne à ma cloche et je fais din don.

(*Il disparaît avec son clocher.*)

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, TISSU,

ARLEQUIN.

Ah ! mon cher Tissue ! j'épouserai ta protégée, puisque je
l'ai promis ; je suis un sultan de parole... Mais je regretterai
toujours Zulbé.

TISSU.

« J'ai de la France, à tes regards,
» Présente l'industrie et la noble peinture ;
» Pour réunir ici tous les beaux arts,
» Il ne manque que la sculpture ;

- » Tu vas juger de ses progrès....
- » Sous les traits d'une Grâce, et sans être embellie,
- » Zulfé brille au salon.... Pour calmer tes regrets,
- » Je vais de sa statue orner ta galerie..»

(L'orchestre joue l'air de la Belle Assène; les rideaux du fond s'entrouvrent; une statue de marbre blanc parait sur un petit piédestal.)

ARLEQUIN.

Que vois-je? C'est elle!... C'est Zulfé! Oh! sangodémi!... Génie, mon bon génie, puisque tu animes les portraits et les tableaux, il t'est facile d'animer les statues.... Rends-moi ce petit service-là.

TISSU.

- » Tu peux opérer à ton tour
- » Ce prodige charmant, cette œuvre inattendue;
- » Il suffit souvent de l'amour
- » Pour animer une statue..»

(Arlequin touche la statue, elle s'anime; Zulfé paraît sous son costume indien.)

ZULBÉ.

Qui m'a conduite en ces lieux?

ARLEQUIN.

Ah! la voilà qui parle; j'étais bien sûr qu'elle commencerait par là.

ZULBÉ.

AIR de M. Frédéric Kreubé:

Le bandeau qui couvrait ma vue,
Soudain est tombé.

ARLEQUIN.

Mon ami, dans cette statue,
Je revois Zulfé,

ZULBÉ.

Je vis, et je possède une ame!

ARLEQUIN.

O sangodémi!

ZULBÉ.

Je sens que je suis une femme....

ARLEQUIN.

Je le sens aussi !

(3 fois.)

Oui, c'est elle ! C'est Zulbé !

ZULBÉ.

Moi-même, cher Arlequin !

S C E N E X I V.

LES PRECEDENS, PROFIL.

PROFIL.

Cric, crac, cric, crac.... Deux coups de ciseaux et les voilà faits.

ARLEQUIN.

Quoi donc ?

PROFIL.

Tous les seigneurs de Cachemire, noble Sultan. J'en ai confectionné une pacotille dont vous serez content.

ARLEQUIN.

Je vous en payerai la façon.... Mais, dis donc, mon génie... est-ce que nous n'aurons pas le spectacle pour nous divertir à ma noce ?

TISSU.

- » Oui, je vais de la capitale
- » Faire venir soudain ici,
- » D'une vitesse sans égale,
- » Le spectacle le plus suivi.

(Il fait un signe.)

- » Demons ! que je sois obéi. »

(Le théâtre change et représente en perspective la grande galerie du Muséum, envahie du public.)

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, UN GARDIEN DU MUSÉE,
CHŒUR DE CURIEUX DES DEUX SEXES.

PROFIL.

Quel homme pour opérer des prodiges ! Cric, crac, deux coups de baguette, et les voilà faits !

ARLEQUIN.

Eh ! mais je ne me trompe pas ?.... C'est la grande galerie du Louvre !

PROFIL.

AIR de Turenne.

Rival du temple de mémoire,
De nos Rois le brillant séjour,
Aux monumens de notre gloire
Vient servir d'asile en ce jour.
Si les beaux-arts et l'industrie
Répandent partout leurs bienfaits,
Le Louvre est leur premier palais,
La France est leur seule patrie.

(bis.)

(3 fois.)

LE GARDIEN DU MUSÉE, *s'adressant aux personnages du fond.*

Allons, Messieurs, sortez ; il est quatre heures !

VAUDEVILLE.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : La Traille de Sincérité.

Comme tout change
Et se dérange !
Maîtresse, amis, honneurs et bien,
Nous ne devons compter sur rien.

} (bis.)

MACARONI.

A l'Opéra, dans mainte pièce,
Pour obtenir un grand succès,
L'auteur nous offre avec adresse
Au premier acte un beau palais;
Au second un joli village;
Puis un enfer au dénoûment;
Et si l'on dort pendant l'ouvrage,
On se réveille au changement.

CHŒUR.

Comme tout change
Et se dérange!
Maîtresse, amis, honneurs et bien,
Nous ne devons compter sur rien.

ARLEQUIN.

Voyez cet homme à double face,
Cet habile Caméléon;
S'il n'a jamais changé de place,
C'est qu'il changea souvent de tou;
Son ame n'est point abattue
S'il arrive un événement;
Il fait un changement à vue
A chaque petit changement.

CHŒUR.

Comme tout change, etc.

PROFIL.

Les uns veulent changer la mode,
D'autres veulent changer le goût;
Celui-ci veut changer le Code,
Et celui là veut changer tout.
Depuis trente ans qu'on nous arrange
Et nous retourne à tout moment,
Puisqu'on ne gagne rien au change,
De grâce plus de changement.

CHŒUR.

Comme tout change, etc.

TISSU.

Depois sept ans, Mondor, tranquille,
Habitait la même maison;
Mais pourquoi donc son domicile
Changé-t-il à chaque saison?
Sa fortune n'est pas meilleure;
Mais sa femme a changé d'amant,
Ou l'amant changé de demeure;
Voilà d'où vient le changement.

CHŒUR.

Comme tout change, etc.

32 LA FEERIE DES ARTS, VAUDEVILLE.

ZULBÉ, *au Public.*

Messieurs, l'ouvrage qu'on vous donne,
Sans doute est loin d'être parfait ;
Mais sachant qu'une pièce est bonne
Par les changemens qu'on y fait,
Pour prévenir du journaliste
La critique et les jugemens,
D'avance, avec le machiniste,
Nous avons fait des changemens.

CHŒUR.

Comme tout change
Et se dérange !
Maîtresse, amis, honneurs et bien,
Nous ne devons compter sur rien.

(bis.)

72148

F I N.

~~72148~~



Imprimerie PORTHMANN, rue Sainte-Anne, n°. 43.

LE FRONDEUR.

~~~~~  
**IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 8.**  
~~~~~